



CHAMPS LIBRES

Le frisson de la « grande sauvagerie »

L'écrivain Alexis Jenni nous parle tout autrement d'écologie. Sans chiffres, sans fin du monde. Simplement en regardant la nature splendide, grâce à la vie étonnante de John Muir.



TÊTE À TÊTE

Charles Jaigu
cjaigu@lefigaro.fr

Peut-être est-il un écrivain engagé, un écrivain écolo, mais il est surtout un écrivain de la nature. Alexis Jenni est ancien professeur de biologie, il la connaît donc par ses noms latins et ses lois d'airain. Il est devenu un romancier connu grâce au Goncourt reçu pour *L'Art français de la guerre*. Depuis quelques années, il se demande comment romancer les arbres et les montagnes. Ce sont les premières pages de la Bible, et après ? Il est nostalgique de ces vieux récits naturalistes où l'anthropomorphisme allait bon train. Chaque arbre, rocher ou fleur était une personne. Aujourd'hui, il n'est question que des

rapports du Giec, ou des grimaces de Greta Thunberg, ce qui n'est ni poétique, ni religieux. Cela tourne autour d'un axe central, sans cesse remixé : la disparition des espèces, et celle des humains. Jenni suit avec attention ces débats. Il a créé il y a trois ans avec un ami le « Prix du roman écologique » de la littérature francophone. Un tel prix n'est pas sans quelques dangers. On subodore le roman à thèse. Récompensera-t-on un régionaliste néo-rural auteur de *Dans la vallée des agrumes*, nouveau drame sentimental dans une ferme permacole ? Ou encore *Le Moulin sur la Zad*, étude de mœurs d'une famille anarchiste ? Jenni est bien conscient du risque, mais une écriture



de la nature ce n'est pas seulement la contemplation morose des effondrements de nos écosystèmes ; c'est aussi la description amoureuse de la profusion des forces qui façonnent le monde visible. Cette écriture-là est de la veine lyrique. Le sentiment de la nature ne fait pas bon ménage avec l'ironie. Il nous vient de Virgile, puis des romantiques. Il suppose une sorte d'exaltation contenue. Et c'est justement ce qu'a réussi Alexis Jenni dans la biographie très ramassée de John Muir, vagabond sylvestre qui mérite le détour. Cet homme étonnant fut l'un des premiers héros américains de la nature sauvage. Il ne s'agit pas ici d'un éloge des jardins et des prairies cultivées, mais d'un enthousiasme pour les forces naturelles qu'on ne dompte pas. Cette « grande sauvagerie », selon l'expression de Jenni, qui est aujourd'hui abolie par l'expansion tous azimuts du genre humain. Même les tour-opérateurs ont investi l'Everest.

À lire ce livre qui vibre devant une grève écossaise, une forêt lacustre, un glacier dans les Rocheuses, une cabane sur un torrent, un palmier du Mississippi, on se souvient que le rêve européen de l'Amérique a été double. Il a été celui de la réussite matérielle, de la ruée vers l'or, de la liberté d'entreprendre, mais il a aussi été celui de l'apostasie du raffinement des villes pour embrasser une nature première, indomptée et sauvage. Les Américains sont eux aussi doubles. Les capitalistes féroces côtoient les naturalistes exaltés. L'indifférence de Trump aux climats dérégulés et aux écosystèmes - ravages impardonnables pour un pays qui se voit « en haut de la colline » - s'explique aussi par la confiance de tant de générations pionnières qui exploitèrent une nature aux ressources apparemment sans limites. Muir, qui a vu ce que ses contemporains pouvaient abîmer, est une des nombreuses vigies qui se sont dressées dans cette société jeune et inconsciente du mal qu'elle pouvait faire. « Muir prend en horreur le pragmatisme dévastateur de l'entrepreneur américain qui ne considère la nature que du point de vue de son utilisation commerciale. À Oakland, il se sent comme un prophète hébreu retenu prisonnier dans Babylone. » Car, écrit Muir, « je ne me soucie de vivre que pour

inciter les gens à regarder les beautés de la nature ». Muir nous fait toucher du doigt le sens premier du mot extase : sortir de soi, se dissoudre dans le grand tout. Et Jenni envoûté par Muir nous envoûte à son tour. Ses parents écolos et cathos l'envoyaient chez les scouts, où il connut l'excitation des feux qu'on fait brûler avec les copains dans une clairière. On aime la nature en y jouant, puis en y chassant, et en y survivant, bref en y accomplissant quelque chose de rude qui nous prépare, au détour d'un chemin, au coup de foudre de la rencontre avec les formes immaculées de la création.

C'est le hasard d'une commande passée par une petite maison d'édition spécialisée dans les récits montagnards qui a permis à Jenni de découvrir Muir, cet homme hors de toutes les séries. Une sorte de Jacques-Yves Cousteau des Rocheuses américaines par son talent de conteur, son désir de sauver les forêts et les lacs abîmés par les moutons et les scieries, mais aussi un ermite poète, chantre de la vie autonome dans les bois. Il est devenu si célèbre dans son coin de Californie que le président Theodore Roosevelt est venu à sa rencontre et a passé un week-end avec lui dans le parc de Yosemite. Muir est né écossais, et il a d'abord grandi entre la lande et la mer du Nord. À 12 ans, l'impérieuse volonté paternelle le transporta d'un bras énergique, avec ses frères et sœurs, jusque dans la région des Grands Lacs. « Avec John Muir on est dans un monde d'aventures comme dans une bande dessinée franco-belge », écrit Jenni. Muir se signale d'abord par ses talents de bricoleur et d'inventeur d'objet. Il fabrique tout seul, depuis une ferme coupée de tout, un réveille-matin en bois, objet couronné d'emblée d'un prix dans une foire. S'il avait poursuivi dans cette voie, il aurait inventé des objets étonnants. Et l'Amérique industrielle en aurait fait un millionnaire. Mais ce ne fut pas le cas. Muir rompit avec un destin prometteur pour une vie de promeneur solitaire. Cet enfant grandi dans la foi presbytérienne et qui connaissait par cœur la Bible se jette à corps perdu dans les éléments. Il accomplit pour cela des prouesses physiques. Il faut être un lutteur pour survi-



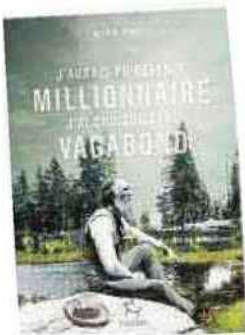
vre dans la grande sauvagerie. Il faut accepter de ne se nourrir que de baies et d'eau, d'un peu de pain quand on en trouve. Muir vit comme un prêtre animiste au cœur du temple de la nature. L'Évangile est cette Création déployée devant ses yeux. « *Cette page glorieuse des Écritures gracieusement offerte par la nature : le paysage* », écrit Jenni. Muir arpente les crevasses des glaciers. Il se penche pour voir au fond le « *bleu pâle qui palpète de beauté et de tendresse* ». Il regarde pendant des heures « *le feu dévastateur indispensable à la vigueur des forêts* ». On est loin de l'effroi des incendies d'Australie. Tout est pur, dur et pourtant sublime. « *Il n'y a chez lui aucun mythe du bon sauvage, aucun fantasme d'un homme vivant en harmonie avec la Nature. Pour lui l'homme est toujours un intrus* », écrit Jenni. Mais un intrus qui peut voir et frissonner de joie. Le philosophe Emerson trouve qu'il va trop loin. « *On a besoin d'un contact avec les autres* », lui dit-il. Mais Muir, cet amant cosmique, lui répond dans ses carnets : « *Ce fut une très grande journée, neige, vagues, vent ; montagnes !* » ■

» Avec John Muir on est dans un monde d'aventures comme dans une bande dessinée franco-belge «

ALEXIS JENNI



GABRIELLE CEZARD/LE FIGARO



**J'AURAI PU
DEVENIR
MILLIONNAIRE...**
Alexis Jenni,
Éd. Paulsen,
220 p., 21 €.